

Pauvreté culturelle : cause et conséquence de violence

Patrice Meyer-Bisch

Coordinateur de l'Institut interdisciplinaire d'éthique et des droits de l'homme,
Université de Fribourg

Je travaille depuis 20 ans sur le droit culturel. Et je considère qu'ATD Quart Monde est un mouvement pionnier pour le rapport entre pauvreté et culture. Ce qui est la démonstration la plus difficile à faire, arriver à montrer que le culturel est au cœur du défi de la pauvreté, que l'on peut ainsi changer le monde !

Parce que regarder l'extrême pauvreté sous son angle culturel, c'est la regarder sous son angle le plus scandaleux, celui que l'on peut le moins voir, celui qui est le plus nu, celui qui conteste le plus fortement, radicalement nos désordres sociaux et nos mensonges politiques.

Dans le film que l'on vient de voir, il y a cette petite phrase, au début, chantée par les enfants. On leur fait chanter, avec des bougies : « Faîtes les plus petites choses avec beaucoup d'amour ». On pourrait dire : c'est ça la culture. C'est-à-dire, donner le sens le plus fort, aux gestes de la vie. Et dans ce sens, pour dire bref, quelqu'un qui serait, culturellement pauvre, est quelqu'un qui ne peut PAS donner du sens aux gestes de la vie. Quand on dit : gestes de la vie, ça peut être le repas quotidien, ça peut être un acte d'amour, ça peut être le geste du travail, la marche, etc...

Toute mon intervention ici est un commentaire de la grande citation du Père Joseph, que je vous relis et qui a été publié dans une conférence :

« L'action culturelle est effectivement primordiale, elle permet de poser la question de l'exclusion humaine, d'une manière plus radicale que ne le fait l'accès au droit au logement, au travail, aux ressources, ou à la santé. On pourrait penser que l'accès à ces autres droits devient inéluctable, lorsque le droit à la culture est reconnu. »

Pour moi, c'est une conviction, c'est une passion, et c'est en même temps, ce genre d'évidence que l'on n'a jamais fini de découvrir, comme un fondement,

comme une source, qu'il faut toujours aller rechercher, dépierrer, désembourber.

Je vais faire quatre petits points.

D'abord une introduction sur la nature des droits culturels, puis sur la pauvreté culturelle.

Ensuite, je vais non pas parler de la pauvreté mais d'appauvrissement, et donc de violence. Puis sur la déculturation et la violence.

Quand on parle de culture, on dit que c'est extrêmement flou, puisque c'est général ! Puisque c'est quotidien ! Puisque c'est fondamental !

Au niveau politique on réduit. Quand on parle de culture, on va parler des Beaux Arts et du Patrimoine. Mais au niveau de la vie, c'est la circulation du sens : c'est le sens qui circule dans nos gestes. Le sens que nous pouvons mettre dans notre corps. La compréhension de ce qui se passe en nous. Le sens que nous pouvons mettre dans nos gestes. Le sens que nous pouvons mettre dans notre travail. Le sens que nous pouvons mettre quand nous mangeons. A la fois, le rapport au minéral, au végétal, à l'animal, à notre propre animalité. Evidemment, le geste social du repas. Bref, la culture, c'est comme notre peau. C'est superficiel, par définition. Mais si quelqu'un vous touche, soit pour vous caresser, soit pour vous frapper, il vous touche en profondeur.

Par exemple, notre langue, c'est aussi notre peau, c'est ce que nous exprimons. Ça doit devenir superficiel ! Et en même temps, notre travail, c'est dire quelque chose de profond, le moduler tout au moins. Quand nous écoutons, c'est pouvoir traduire cette « peau » de communication, cette « surface » de communication et d'essayer d'en faire son miel, comme on dit, c'est-à-dire de se laisser « impressionner ».

Bref, notre capacité culturelle, c'est notre capacité, à la fois, d'expression, et d'impression. Les unes allant évidemment avec l'autre. La capacité de faire le lien, entre l'interne, l'intime, et l'externe, jusqu'au public.

Un homme ou une femme qui est en situation de pauvreté culturelle est quelqu'un qui ne peut pas faire l'expérience de cette réciprocité, de cette libération.

Arriver à dire quelque chose d'intime, qui a du sens pour un autre, et à recevoir l'expérience intime d'un autre, qui donne du sens à soi, c'est une façon parmi d'autres, de dire ce que c'est que la liberté.

Et cette liberté là, ce n'est pas simplement la liberté de la créativité artistique, qui est importante ! La liberté de voyager, de rencontrer d'autres milieux culturels, la liberté linguistique, la liberté de pouvoir exprimer, même dans sa cuisine, dans ses modes de vie, dans son travail sont aussi importants ! Ce sens.

Vous comprenez bien que c'est une liberté qui donne sa substance à toutes les libertés.

Et c'est pourquoi, je crois, le Père Joseph a parfaitement raison de dire que, dans la mesure où on peut faire l'expérience culturelle, les autres droits deviennent inéluctables.

C'est fort !

Ça veut dire qu'il y a un effet déclencheur. Si on arrive à mettre les choses à l'endroit. C'est-à-dire, à mettre ce combat culturel, je dis bien : combat ! Pourquoi ? Parce qu'il faut s'arracher à la médiocrité ! Il faut accepter de se soumettre aux disciplines culturelles, n'est ce pas ? La langue c'est une discipline culturelle. Vous avez des gens qui n'ont pas eu accès à une maîtrise suffisante de la langue. S'ils n'ont pas assez de mots, s'ils n'ont pas assez de temps, de grammaire, ça veut dire qu'ils n'ont pas assez de richesse conceptuelle, de richesse émotive, et de richesse logique.

Quand je dis : la richesse de la langue, c'est pas seulement la langue de l'école. C'est aussi la langue de la famille, la langue que l'on peut apprendre au contact avec les choses. Mais qu'il faut quand même pouvoir énoncer avec des mots, puisque nous sommes des animaux parlants, qui ont besoin de dire et d'entendre.

Et la même chose pour quelqu'un qui ne connaît pas assez son corps, quelqu'un qui est pauvre en gestes, et qui a du mal à comprendre que son corps est un instrument fantastique. Quelqu'un qui a peur des coups ne peut pas faire l'expérience que le corps est un lieu d'hospitalité. Et, à chaque fois, donc, ces disciplines sont difficiles. Pourquoi ? Parce qu'elles nous mettent en danger !

Par exemple, les régimes totalitaires vont exprès avoir une « nov langue », c'est-à-dire une langue très pauvre !

Le fondamentalisme même chose !

Tandis que, si vous augmentez le vocabulaire, vous augmentez l'espace d'interprétation ! Et donc, vous augmentez l'espace de liberté. Vous augmentez aussi les risques.

Donc, vous avez une exigence importante pour tout le monde. Exigence pour des pouvoirs politiques quand ils comprennent ça, exigence pour des enseignants qui va leur donner une compréhension beaucoup plus forte de leur mission.

Exigeante, évidemment, pour chacune et chacun d'entre nous, dès que l'on comprend ces enjeux de chercher soi-même un peu l'excellence. Parce que la culture, c'est la recherche d'une excellence. Ça veut dire quoi ?

On est d'autant plus libre qu'on est capable d'admirer. Et, pour être capable d'admirer, il faut avoir été mis en présence d'œuvres belles. Bouleversantes. On est d'autant plus libre qu'on a, effectivement été bouleversé. Et donc, à chaque fois, mis en déséquilibre, en danger.

Donc, vous voyez, pourquoi on est au niveau déclencheur, et, à l'inverse, si on parle de pauvreté culturelle, on est au niveau paralysant.

Mon hypothèse est que la pauvreté culturelle est la plus dure, c'est celle qui rend la pauvreté durable.

Pourquoi ? ...argument logique, si l'extrême pauvreté est un enchaînement des précarités, on dira, en Droit de l'homme, une multiplication des discriminations. Quelqu'un qui est discriminé, à cause de son sexe, discriminé à cause de son âge, discriminé à cause de sa langue, sa religion, de son handicap, etc. Alors, à ce moment là, évidemment, plus les discriminations se multiplient, plus il devient invisible.

Or, si les droits culturels sont ceux qui manquent à l'indivisibilité des droits de l'homme, parce qu'ils permettent la circulation du sens, il permettent d'avoir une conception intégrale de l'humain, et bien ils sont en jeu dans toutes les discriminations.

Alors, une définition rapide, celle et ceux qui ont envie d'approfondir, vous trouverez sur notre site : droitculturel.org beaucoup d'informations, de documents complémentaires. Vous trouverez aussi la déclaration de Fribourg, ça s'appelle comme ça, qui est donc une déclaration sur les Droits culturels, un texte sur lequel on a travaillé pendant une dizaine d'années et qu'on a, officiellement, en 2007, avec Noldi Christen qui représente ATD Quart Monde, proclamé comme texte issu de la société civile, qui a une importance grandissante auprès des experts des Nations Unies.

On ne s'adresse pas directement aux états, parce que, vous connaissez les logiques inter-étatiques, elles bloquent beaucoup de choses. On s'adresse au niveau des ONG, des experts, et, par là, on atteint aussi les représentants des états qui sont souvent très heureux d'entendre une parole de ce type.

Alors, les droits culturels concernent l'identité.

On peut pas dire : droit à l'identité, parce que personne ne peut garantir l'identité, pas plus que la santé. Encore moins, c'est plus difficile.

Mais à vrai dire, ce sont les droits d'accès aux ressources qui permettent de vivre son processus d'identification.

En droit de l'homme, rien n'est simple. Parce que tout est social.

Des droits d'accès aux ressources culturelles, qui permettent de vivre son processus d'identification.

Alors, plus simplement, le droit d'accès à la langue, je disais tout à l'heure, liberté linguistique, c'est pas seulement le droit de parler sa propre langue, mais, c'est le droit d'apprendre à maîtriser une ou plusieurs langues.

Mais, cela peut-être aussi le droit à l'accès à un patrimoine physique. Cela peut être le droit de la liberté religieuse, d'accéder à un patrimoine religieux et à l'exercer.

Mais, c'est aussi les différents types que l'UNESCO appelle « patrimoine immatériel », pourtant cela n'a rien d'immatériel, et qui peut être la danse etc...

Tout cela, c'est aussi la liberté d'appartenir ou de ne pas appartenir à une communauté culturelle. Parce que, où peut-on faire l'expérience de cette réciprocité ? C'est dans des communautés. Quand on dit « communautés », cela fait peur en France. Mettez le mot : « communauté culturelle » sur une table et c'est comme si vous mettiez une bombe !

Maintenant, ça commence à s'adoucir un peu. Mais, communauté culturelle, ça ne veut pas dire forcément un groupe ethnique qui serait séparé des autres ! ATD Quart Monde constitue une communauté culturelle. Je ne crois pas que ce soit un groupe ethnique. Vous pouvez avoir une communauté professionnelle qui constitue une communauté culturelle. Une communauté linguistique. Etc... Donc, c'est une notion à géométrie variable. Et c'est important pour nous de pouvoir appartenir à plusieurs communautés. Parce que l'on y fait cette expérience libératrice du croisement des savoirs, comme on le dit justement à ATD Quart Monde.

Alors, plus profondément, la liberté culturelle va se vivre dans le libre choix de ses références culturelles.

Je disais, qu'est ce que c'est un droit culturel ? C'est le droit d'accéder à des ressources culturelles. Quand on dit « accéder », ce n'est pas simplement avoir le droit d'aller dans une bibliothèque. Mais, c'est le droit de se référer. Autrement dit de s'approprier.

S'approprier une langue, un courant littéraire, un courant artistique, une religion, etc.

La liberté de se référer, de façon plurielle. Autrement dit, si on dit à quelqu'un : « vous êtes musulman ». Point. Et, parce que vous êtes musulman, vous êtes ceci, cela ou cela. Là, n'est ce pas, vous avez une violation flagrante de sa liberté culturelle. Et, quand je dis une violation, je dis immédiatement une violence.

Je vais l'expliquer.

Les droits culturels sont des « connecteurs » de ressources. On dit en électricité des « conducteurs ». C'est l'économiste indien Amartya Sen qui prend cette image là. Elle est très juste. On va mettre les capacités ensemble.

Ce que je fais en ce moment, grâce notamment à nos amis interprètes, et, grâce à nos expériences, un croisement des savoirs, c'est bien ça ! On a un effet multiplicateur.

C'est ça, au fond, la base des faits culturels.

Alors, pourquoi c'est difficile et c'est mon deuxième point, de voir la pauvreté culturelle ? Et bien, la première raison est paradoxale, c'est que, précisément ce que l'on fait en ce moment, c'est la multiplication des savoirs, c'est le jaillissement de la créativité. Et donc, quelque part, cela voudrait dire que la richesse est facile. C'est la grande nostalgie que l'on a quand on a une émotion esthétique, on se dit que c'est cela qui compte ! Et pourtant, pourquoi on l'a si peu souvent ?

C'est une expérience où tout peut avoir du sens, on peut vraiment faire cette expérience de liberté partagée.

Donc, la pauvreté culturelle pourrait être décrite comme un dénuement. C'est-à-dire que la peau est nue, au sens où elle n'aurait pas ces disciplines culturelles, où quelqu'un n'a pas les moyens de s'exprimer. Encore une fois, je ne parle pas seulement de la culture officielle qui est donnée par l'école, ou qui devrait l'être. Mais, je veux parler de la culture que l'on peut apprendre avec son grand-père en écoutant la forêt. Etc. Tout ce qui fait les liens avec les choses, avec les êtres vivants, avec les personnes. Et, grâce à cela, avec soi-même.

Donc, si la peau est nue, dans ce sens là, c'est comme si vous aviez les bras coupés, plus d'yeux pour voir, ni d'oreilles pour entendre.

C'est une façon de décrire la pauvreté culturelle. On pourrait dire aussi un assèchement. Parce que quelqu'un qui est privé ou que ses enfants sont privés d'école, sait qu'il y a vraiment une injustice, et en souffre.

Et puis vous avez une pauvreté culturelle latente.

On a beaucoup dans nos pays des gens qui ne savent pas que la peinture c'est fabuleux ! Donc, ils n'en souffrent pas, puisqu'ils ne le savent pas ! Dans les écoles, quand un enseignant commence à développer le vocabulaire, il y a des enfants qui disent « Mais qu'est ce que vous nous racontez là ! On ne va pas apprendre une nouvelle langue, le français, on connaît déjà ! »

Voilà, cette ignorance crasse, comme on peut dire, c'est une pauvreté culturelle extrêmement grave parce qu'elle est invisible.

Elle fait des incultes. Y compris s'ils sont directeurs d'entreprise, y compris s'ils sont politiciens. Y compris s'ils sont parents.

Et donc, voyez cette gravité là, cette banalité du mal (Anna Arendt) est vraiment le mal fondamental, parce qu'il est général. A côté, il y a des violations de droits culturels plus visibles, comme l'analphabétisme. Mais ce peut être aussi lorsque des gens voient des bulldozers passer sur le cimetière de leurs ancêtres. Voilà, vous avez des violations de ce type qui ne changent pas le monde, on peut les constater, ce n'est pas pour autant que tout le monde se mobilise. Disons que l'on peut les identifier comme des événements, comme on peut identifier une guerre. Mais, c'est cette banalité du mal qui fait que les guerres aussi sont possibles.

On peut aussi interpréter la pauvreté culturelle comme un désœuvrement. Noldi Christen disait, justement, vous avez des gens qui se disent, quand on montre des belles choses, que ce soit de la peinture, de la poésie, que ce soit des constructions architecturales, etc. que leurs enfants n'y mettrons jamais les pieds : « Nos enfants ne participeront pas à cette œuvre ». Or si on n'a pas d'œuvre, on est rien.

Si on n'a pas cette expérience de fabriquer et, si possible de créer, la dignité est bafouée. La dignité d'un être humain c'est sa capacité de donner, de contribuer à la création de lien. Et pour ça, il faut de la culture.

Vous voyez ça aussi dans des lieux de très grande pauvreté, vous avez toute une quantité de gens et d'adolescents qui sont dans la rue et qui sont désœuvrés... Vous avez l'évidence d'un IMMENSE gaspillage de ressources. Et lorsque les gens sont désœuvrés, que font'ils ? Ils regardent. Et, si tout à coup il y a quelqu'un qui est un petit peu plus riche que les autres, il y a une focalisation exagérée qui se met dessus.

Donc, le salut par le travail, le travail au sens large du terme, pas seulement le travail rémunéré, mais toutes les formes de travail, c'est absolument fondamental. C'est la construction culturelle. Le droit au travail en terme de droit de l'homme, c'est un des premiers droits culturels. Ça devrait l'être, mais on ne l'analyse pas comme ça au niveau officiel.

Alors, l'appauvrissement est donc une violence.

Je ne vais plus parler de pauvreté, je vais plutôt parler d'appauvrissement. Je suis complètement contre l'expression de « lutte contre la pauvreté » et « d'éradication de la misère ». Je considère que c'est un leurre, c'est un vocabulaire trompeur. Pourquoi ? Pour plusieurs raisons. Si on dit : lutte contre la pauvreté, on a l'impression que l'on sait ce que c'est que la pauvreté. Alors qu'il y a une diversité de pauvretés. Ce qui veut dire aussi que l'on croit savoir ce que c'est que la richesse, alors qu'il y a une diversité de richesses, et une liberté d'interprétation des valeurs. Une richesse, c'est quoi ? C'est une valorisation ! Donc de la façon d'évaluer ce qui est riche. Cela veut dire que l'on n'est pas du tout dans un langage « droit de l'homme ». La notion d'éradiquer la misère est une notion qui contredit la logique des droits de l'homme. On est dans un langage de besoin.

On considère que quelqu'un qui est pauvre, c'est quelqu'un qui manque d'un toit, c'est quelqu'un qui manque de nourriture, c'est quelqu'un qui manque de soins... et donc, on va lui fournir, si on veut bien, un toit, de la nourriture, et du logement. On en fait un consommateur de troisième, quatrième catégorie.

Mais le Mouvement ATD Quart Monde dit l'inverse, je trouve qu'il y a une contradiction : si on dit bien que les pauvres sont les acteurs de leur développement, on ne va pas lutter contre la pauvreté !

Et on ne peut pas non plus lutter contre la misère, l'extrême pauvreté, parce qu'il n'y a rien, vous ne luttez pas contre rien !

Vous êtes ici dans une situation désertique, c'est-à-dire où les ressources sont trop rares, et quand, les ressources existent, elles ne sont pas connectées. C'est les ressources de connexion qui manquent. Vous avez une terre qui peut être fertile, mais vous n'avez pas de route ou d'autres moyens de communication. Vous

avez une terre qui est fertile, mais vous avez des gens qui sont analphabètes. Analphabétisés, si j'ose dire. C'est-à-dire, on leur a désappris leurs modes de culture traditionnelle, on leur en a imposé d'autres, mais on ne leur a pas donné les moyens d'utiliser des engrais, et encore souvent les engrais sont...

Alors, qu'est ce qu'il faut, ici ? Il faut aller chercher où sont les ressources vives, dans une situation, y compris d'extrême pauvreté, pour les renforcer.

Donc, si vous voulez, la lutte contre la pauvreté est un langage conservateur de pauvreté.

Parce qu'elle donne bonne conscience aux puissants. Que veut dire : en 2015, un des objectifs du millénaire est de réduire de tant % les gens mal nutris... Tout ça, ce n'est pas vrai. Jamais personne ne pouvait croire à ces mensonges. Pourquoi ? Parce qu'on n'a rien fait sur la spéculation financière, par exemple qui est un des facteurs dominants. Et on peut en donner beaucoup d'autres.

On ne fait rien sur le droit à la propriété. Vous ne pouvez pas avoir du développement, du droit à l'alimentation, si vous n'avez pas une clarification du droit à la propriété !

Ça, c'est l'indivisibilité.

Or, le droit à la propriété, aujourd'hui, il est absent du système des Nations Unies. Donc, on fait des promesses que l'on ne peut pas tenir, on fait des promesses en terme d'allocations : on va construire des écoles en plus, on va distribuer de la nourriture en plus. Il ne s'agit pas de distribuer, il s'agit de CREER, il s'agit de VALORISER les ressources existantes.

La pauvreté n'est pas un manque, la pauvreté est une VIOLENCE.

C'est ça qu'on dit quand on parle de violation des droits de l'homme. Ça veut bien dire violence. Une violence multiforme, parce qu'il y a des multiples formes de pauvreté.

Même dans le projet des principes directeurs. Pour la réduction de la pauvreté, il est écrit ceci : « *La communauté internationale doit encourager les organisations de pauvres et les mouvements sociaux qui luttent pour éradiquer la pauvreté, en vue de la réalisation des droits de l'homme.* » C'est le contraire ! On ne lutte pas pour. On va construire des hôpitaux pour que les gens aient droit à la santé ! Non ! On va chercher quelle est la culture de la santé qui est là ! On viendra travailler sur le droit d'accès aux soins, sur le droit de chacun à participer, à concevoir sa santé. Et, grâce à cela, on va réduire cette dimension de la pauvreté !

On a fait des droits de l'homme des objectifs de consommation. Alors que ce sont à chaque fois des charrues qui doivent entrer dans le socle de l'humain, au cœur de l'humain. Mais ça, c'est beaucoup plus exigeant, parce que ça veut dire qu'on reconnaît, non seulement la dignité des personnes pauvres, mais on doit reconnaître leur intelligence. Et on doit reconnaître que, un enfant qui naît dans

une situation de rareté de ressources culturelles, est un enfant qu'on démolit systématiquement. Et que quand la communauté internationale dit : « En cette année anniversaire, on place le droit des enfants en premier plan », c'est le contraire. Parce que, en luttant contre le droit des enfants, on fait coup double : on attaque les enfants, la génération à venir et on stérilise les parents, qui sont humiliés de voir leurs enfants, aussi pauvres et même plus pauvres qu'eux.

Voyez cet aspect qui est fort, qui est puissant. Il faut lutter sur les mots. Parce qu'avec des mauvais mots, on fait des mauvaises politiques.

Cela ne peut pas être autrement.

Et donc il faut travailler sur la richesse. Pourquoi on ne parle pas de richesse ?

C'est mal vu de parler de richesse. Il y a des gens qui n'ont pas du tout envie qu'on leur demande d'où viennent leurs richesses monétaires, matérielles. Mais, il faut parler des richesses. C'est beaucoup plus intéressant, et ça va nous éclairer d'une façon beaucoup plus forte, beaucoup plus spirituelle, beaucoup plus humaine et aussi, beaucoup plus physique.

Il y a, à la fois, la pauvreté détestable, l'extrême pauvreté, et à la fois la pauvreté, au sens de savoir qu'on est petit par rapport au monde. Et pour dire qu'effectivement, la richesse est quelque chose d'infini, ce n'est pas un gâteau à partager, c'est un gâteau à créer.

Mais qui implique, bien entendu, un partage au niveau des droits de base.

Alors, je termine sur la notion de « déculturation et violence », il faut travailler sur ces notions de déculturation. Dans nos milieux, quand je suis notamment dans des milieux où il y a beaucoup d'anthropologues ou des étudiants en anthropologie, je n'y vais pas franc-jeu comme je le fais avec vous, ici. Parce que, si je parle de pauvreté culturelle, il y en a tout de suite qui ferment leur micro ou qui ferment leurs oreilles

Ils me disent : « Au nom de quoi, est-ce que vous pouvez juger que quelqu'un est culturellement pauvre ? »

Je ne juge pas, je constate.

Il y a des gens au Togo qui me disent : « Si je reste ici, je pourrais. Parce qu'il n'y a rien. Et les relations sont corrompues ».

Vous avez des gens qui ont une telle pauvreté linguistique, vous avez des gens qui sont soumis au fondamentalisme religieux et qui, à cause de ce fondamentalisme, deviennent des bourreaux. Si on n'appelle pas ça une pauvreté culturelle, alors qu'est ce qu'on dit !

Vous avez des chefs d'entreprise qui tuent sans le savoir.

Parce qu'ils font un business sans réfléchir, ni à ce qu'il y a en amont, ni à ce qu'il y a en aval.

Si on n'appelle pas ça une pauvreté culturelle, qu'est ce que c'est ?

Voyez, ce n'est pas du tout les mêmes genres de pauvreté, mais, fondamentalement, on a là une non perception de l'unité de l'être humain, de son lien avec les ressources dont il a besoin.

On peut prendre au niveau des violences familiales. Plusieurs d'entre vous travaillent dans ce domaine, et on peut voir évidemment des aspects psychopathologiques, mais, au fond, ce travail sur les violences familiales, vous avez derrière une pauvreté culturelle. Je soumetts ça à votre critique, à toutes celles et tous ceux qui sont sur le terrain qui en connaissent beaucoup plus que moi, mais il y a quelque part un refus de cette différence. Que ce soit la violence « genre » homme-femme, il y a cette incapacité de concevoir, d'accepter ce que l'homme sait, au fond de lui-même : il ne pourra jamais rendre à une femme ce qu'une femme lui a donné.

Il a été enfanté et il ne pourra pas enfanter. La vie et la fécondité ne se passe pas du tout de la même façon pour lui et pour elle. Il y a une asymétrie entre les sexes.

Et bien, lorsque l'on travaille sur ce que l'on appelle des pratiques néfastes, comme l'excision, mais il y en a aussi beaucoup d'autres, on demande : « Pourquoi vous faites cela ? » Alors, il y en a qui vous répondent : « C'est notre tradition culturelle ! » Bien entendu ! Donc des étudiants en anthropologie étudient pourquoi on fait cela, et disent après : « Regardez, c'est n'importe quoi ce que vous dites, vous dites que c'est votre tradition culturelle, mais c'est un bazar épouvantable ! » Il faut critiquer, il faut faire le tri. Une culture, ça n'existe pas !

Ce qui existe, ce sont des hommes, des femmes, avec des références culturelles. Ce sont des œuvres culturelles, auxquelles ils ont plus ou moins accès, des traditions qu'ils connaissent plus ou moins bien.

Le dialogue entre les cultures, ça ne veut rien dire.

C'est le dialogue entre les hommes et les femmes qui existe. Et nous avons tous, une diversité culturelle, dans notre être.

Ça c'est un aspect.

Vous prendrez la même chose sur les violences à l'égard des enfants. Ce n'est pas du tout facile à la fois de comprendre qu'on a une responsabilité d'autorité intime, profonde, et qu'en tant que père et mère, on n'arrivera jamais bien à assumer.

Ainsi, on doit amener l'enfant à des disciplines culturelles, et croire en même temps que l'enfant est déjà plus grand que nous. Cette « autorité » si difficile implique une humilité, une capacité d'admiration que personne d'entre nous n'est à la hauteur de ces enfants.

La violence vient d'une peur, en général.

Donc il s'agit d'aller chercher ce que l'on peut appeler les humiliations identitaires.

Mon dernier point, ce n'est pas la pauvreté qui fait la violence (quand on parle de pauvreté, les gens sous tendent : pauvreté économique), mais c'est l'humiliation identitaire. Si vous avez des gens qui croient que leurs valeurs sont piétinées, et que ce qu'ils ont de plus grand, de plus fort, ils ne pourront jamais le transmettre à leurs enfants, et bien, il y a de quoi être violent ! Et, même pour faire la guerre, le déni de l'importance culturelle rend la guerre encore pire. Les Américains, quand ils sont arrivés en Irak, ont pris comme interprètes, des vendeurs de kebab, qui n'avaient aucune idée de la différence entre les chiites et sunnites, ils avaient un arabe tout à fait moyen, mais ils savaient l'arabe, ça suffisait pour demander le chemin. Ils demandaient à quelqu'un s'il était chiite ou sunnite, et selon les cas, ils tuaient.

Et donc, on a fait de la guerre, y compris le vocabulaire, des dégâts collatéraux sur lesquels je ne reviens pas, une guerre sans culture, c'est horrible de dire cela, mais c'est la pire des guerres puisqu'elle humilie ! Et en humiliant, qu'est-ce qu'elle fait ? Elle fait du terrorisme. Excusez moi de cet exemple extrême.

En conclusion, l'expérience de richesse : c'est faire l'expérience que une valeur culturelle est un lieu d'hospitalité.

Et c'est cette expérience de libération qui permet de dire : plus une parole est vraie, plus elle est chaleureuse. Plus une parole est authentique, plus elle permet de rétablir ce contact de peau à peau, de mot à mot, notre balbutiement commun. On a besoin mutuellement d'échanger nos mots parce que nous sommes tous enfants. Nous sommes tous en train de balbutier. Et nous avons besoin de cette hospitalité linguistique. Nous avons besoin de cette hospitalité dans nos maisons. Nous avons besoin de cette hospitalité dans nos repas, pour apprendre les uns et les autres, par les ressources culturelles, à puiser dans les ressources naturelles,

à puiser ces capacités inséparables de révolte et de tendresse.